

Laurent M.

La première fois que je vis Laurent M., il me fit une très forte impression. Il était tout ce que je n'étais pas : très sûr de lui, beau parleur, vantard et incroyablement musclé. Je crois que je n'avais encore jamais vu un jeune de notre âge aussi musclé. Sa musculature attirait les filles comme des mouches. Dans le foyer où nous jouions au tennis de table, je regardais les filles s'approcher de lui et palper ses biceps. Je puis affirmer, sans mentir, que toutes les filles qui fréquentaient le foyer avaient au moins une fois palpé ses muscles. Je trouvais cela ridicule, et pourtant, Dieu sait comme j'aurais bien aimé être à sa place et que les filles viennent s'asseoir sur mes genoux et palpent mes biscoteaux. Cependant, même dans mes rêves les plus fous, cela n'arrivait jamais. Mon cerveau ne voulait sans doute pas qu'à mon réveil, devant le miroir, la désillusion soit trop grande.

Été comme hiver il était en débardeur, alors que moi, été comme hiver je portais des pulls, des chemises ou des vestes à manches longues. Autant il montrait son corps, autant je cachais le mien. Avez-vous déjà remarqué qu'en plein hiver, au moindre rayon de soleil, les gros biscoteaux aiment à se montrer ? Il y a quelques mois, au cœur de janvier, une sorte d'Arnold Schwarzenegger accompagné de sa Barbie me demanda à l'entrée du château de Versailles où se trouvaient les statues de Michel-Ange. Je lui répondis qu'il n'y en avait pas ici. Il insista : « Mais si, des sculptures avec des muscles comme les miens ! » J'aurais bien aimé lui répondre que même lui aurait l'air d'un gringalet à côté d'une sculpture de Michel-Ange. Cependant je m'abstins. Mieux vaut ne pas chatouiller une montagne de muscles !

Curieusement, je devins ami avec Laurent M. Ami, c'est beaucoup dire. Disons plutôt que nous pratiquions le tennis de table ensemble et que je n'étais pas trop mauvais. J'étais en section scientifique et lui en section littéraire, ce qui me paraît, à ses yeux, d'une certaine aura, car à l'époque tout le monde voulait intégrer la filière scientifique, celui qui était bon en français comme celui qui était bon en mathématiques. Je savais donc très bien que Laurent M., même s'il se targuait d'avoir choisi cette voie parce qu'il voulait devenir écrivain, n'était pas sincère. En mon for intérieur, je savais très bien qu'il se trouvait là uniquement parce qu'il n'avait pu faire autrement. C'était comme son projet de devenir écrivain, cela me faisait bien rire. Je me demandais même s'il n'avait pas inventé

cela uniquement pour attirer l'attention. Il avait beau citer Rousseau, Voltaire ou Diderot, il ne m'impressionnait pas du tout. Sorties de sa bouche, ces citations me faisaient rire, tout cela sonnait faux. Un jour, alors que nous déjeunions ensemble à la cantine, il voulut impressionner une de mes amies et n'arrêta pas de faire étalage de ses connaissances. Elle me dit un peu plus tard, énervée : « Je ne comprends vraiment pas ce que tu fous avec lui ; on dirait un éléphant dans un magasin de porcelaines ! C'est ses muscles qui t'impressionnent ! c'est pour cela que tu traînes avec lui ? David, vraiment, tu me déçois ! » Je ne sus pas quoi lui répondre et ne dis rien. Avait-elle raison ? Serait-il possible que je traîne avec lui uniquement parce que sa musculature impressionnait tout le monde ? Je voulus me dire que ce n'était pas cela, qu'il y avait certainement d'autres raisons. Et petit à petit, des raisons me sont apparues. Je l'aimais bien parce qu'il m'aimait bien. Pour beaucoup de personnes, cette raison serait bien insuffisante. On n'aime pas quelqu'un juste parce qu'il vous aime. Eh bien, chez moi, si. J'avais toujours tellement souffert de n'avoir jamais été aimé de mes parents, d'avoir même gâché leurs vies – car ils étaient restés ensemble uniquement parce qu'ils m'avaient eu – que dès qu'une personne me témoignait un peu d'affection, elle pouvait être sûre de gagner la mienne. Mais il y avait aussi autre chose : derrière ce masque de vanité, derrière cette insupportable vantardise, je percevais chez Laurent M. une fêlure, quelque chose qu'il cachait au plus profond de lui-même, quelque chose qu'il ne me dirait sans doute jamais et qui pourtant me le rendait sympathique. Il faut dire que j'avais une sorte de don pour deviner chez les autres les grandes fêlures qui les habitaient, un peu comme un chien battu qui a appris à reconnaître un mauvais maître.

De Laurent M., je ne savais au fond pas grand-chose, juste que sa mère était morte. Je l'interrogeai, je cherchai à en savoir plus, mais il ne voulut rien me dire de plus que ce que tout le monde savait. Mais à 15 ans, on est souvent gauche et insistant. « Pourquoi tu ne veux pas me dire de quoi est décédée ta mère ? » insistai-je une fois de trop. Il s'approcha de moi, m'attrapa par le cou, me retourna et m'enserra de ses bras puissants de lutteur. Ce n'était pas la première fois qu'il le faisait, mais là je sentais qu'il ne jouait pas. Il me comprimait tellement la cage thoracique que j'avais du mal à respirer. « Arrête ! lui dis-je, je n'arrive plus à respirer. » Mais au lieu d'arrêter, il resserra encore son étreinte. Nous étions devant les grilles du lycée. Il y avait d'autres élèves qui discutaient un peu plus loin. J'aurais voulu leur crier de venir à mon secours, mais aucun son ne sortit de ma bouche. Je perdis connaissance.

Je revins à moi quelques minutes plus tard, entouré d'élèves que je ne connaissais pas. L'un d'eux me soutenait la tête. « Ça va ? Tu as fait un malaise ? — Tu parles d'un malaise ! dit une fille en me tendant un gobelet en plastique rempli d'eau. J'ai tout vu. C'est ce con de Laurent M. qui l'a mis dans cet état. Il est complètement barge ce mec... Tu veux que je t'accompagne chez le proviseur ? — Non, non, c'est rien, on s'amusait. Il ne l'a pas fait exprès, répondis-je. — Tu parles qu'il ne l'a pas fait exprès ! Je te dis que j'ai tout vu. Il t'a serré comme un malade jusqu'à ce que tu perdes connaissance, et après il a foutu le camp. Allez, viens, je t'accompagne chez le proviseur ! — Si vous allez chez le proviseur, Laurent risque de se faire exclure, dit un des garçons. — Mais non, il n'aura rien, même pas un avertissement, ça s'est passé en dehors du lycée, dit un autre. — Laissez-moi, ça va, dis-je en me relevant. Je vais bien, merci. » Je m'éloignai lentement, titubant légèrement.

L'incident avait eu lieu un vendredi soir. La semaine qui suivit, j'appréhendai de retourner au lycée. J'avais peur que l'incident ne se soit ébruité et que tout le monde ne parle que de cela. En franchissant les grilles du lycée, des borborygmes intestinaux accompagnés de spasmes en disaient long sur mon état d'anxiété. Je marchai tête baissée jusqu'à la grande porte vitrée qui ouvrait sur les escaliers desservant les étages. Devant la salle de cours, une dizaine d'élèves de ma classe discutaient bruyamment. « T'as réussi à faire l'exercice de maths ? me demanda Éric. — Quel exercice de maths ? me contentai-je de répondre. — Bah, celui qu'on avait à faire pour aujourd'hui. T'as pas l'air dans ton assiette, David ! — Si, si, ça va. » J'étais soulagé ; visiblement personne n'était au courant de l'incident.

Depuis ce jour, je me méfiais un peu de lui. Une peur sournoise s'était immiscée en moi. Pendant quelques jours, j'évitai le foyer. Cela me manquait de ne plus pratiquer le tennis de table, mais j'avais trop peur de me retrouver en face de lui. Puis un matin, en dévalant les escaliers, je me pris les pieds dans quelque chose et m'affalai sur le carrelage du palier. Une personne m'aida à me relever : c'était Laurent. « Ça va ? Tu ne t'es pas fait mal ? — Non, non, dis-je, un peu surpris de voir son visage au-dessus du mien. — Quand est-ce que tu passes au foyer ? Ça me manque de ne plus jouer contre toi ; tu es un des seuls qui puissent me battre... T'as pas cours d'anglais tout à l'heure, j'ai vu que ta prof était marquée absente sur le tableau. J'ai pas cours non plus de 14 à 15 ; viens, on pourra s'entraîner. — O.K., d'accord, à toute à l'heure », répondis-je, et je me sauvai.

Au fond, j'étais content que cela se soit passé ainsi. Laurent ne me rejetait pas, c'était le principal. Je ne voulais surtout pas que nous soyons ennemis. En repensant à ma chute dans les escaliers, je ne pouvais toutefois pas m'empêcher de me demander s'il ne m'avait pas fait un croche-pied. « Allez ! ne commence pas à subodorer... Positive ! » me ressassai-je plusieurs fois.

Quelques semaines plus tard, un vendredi soir, il insista pour me payer un verre après les cours. Nous nous installâmes tout au fond de la salle, là où c'était le plus tranquille. Je commandai un monaco, Laurent une Carlsberg. « On fait un flipper ? demandai-je. — Une autre fois, si tu veux. Ce soir, ça ne me dit rien... Parle-moi plutôt de ta théorie sur Shakespeare... » Pendant près d'une heure, sans discontinuer, je lui exposai mes idées sur Shakespeare. Je n'avais pas encore fini que le patron vint nous avertir qu'il fermait dans cinq minutes. Je finis mon verre d'une traite et nous sortîmes.

La semaine qui suivit, il me surprit à nouveau dans les escaliers en me tapant amicalement sur l'épaule. « Tiens, il faut que je te dise : je me suis un peu inspiré de tes idées pour mon devoir de français. Tu ne diras rien, c'est une note importante pour moi comme je suis en section littéraire. — O.K., pas de problème. Si tu as pu tirer quelque chose de mon verbiage de l'autre soir, c'est tant mieux ! » J'avais à peine fini ma phrase qu'il avait déjà disparu.

Peu de temps après, j'appris par le plus grand des hasards que Laurent avait obtenu la meilleure note de sa classe au bac blanc de français et que sa copie allait même paraître dans la gazette du lycée. Renseignement pris, c'était quelque chose d'exceptionnel, qui n'arrivait que très rarement. La dernière copie publiée dans la gazette était celle d'un élève dont le père avait connu l'écrivain Georges Bataille, à l'époque où il était conservateur de la Bibliothèque municipale d'Orléans et écrivait *L'Histoire de l'érotisme*. Bataille était à l'époque un écrivain scandaleux et les notables de cette ville bourgeoise ne lui avaient pas fait bon accueil, n'hésitant pas à dire que le diable venait de s'installer chez eux. « Quand est-ce que sort le prochain numéro ? demandai-je à la bibliothécaire. — Mercredi, me répondit-elle. Je peux vous en mettre un exemplaire de côté si vous voulez. » J'acceptai bien volontiers et lui laissai mes coordonnées.

Des impressions contradictoires m'assaillaient. Comment allais-je réagir au contenu de la copie de Laurent ? Comment avait-il utilisé ce que je lui avais dit ? J'attendais avec une impatience fiévreuse la parution du mercredi. Le jour en question, je fis même un détour vers la bibliothèque avant de me rendre en cours,

mais elle n'ouvrait qu'à 10 heures. Je récupérai enfin mon exemplaire avant de me rendre au réfectoire, me dépêchai d'aller manger et courus m'isoler dans une salle de cours déserte à cette heure.

Je feuilletai à toute vitesse le numéro, puis consultai la table des matières pour trouver plus rapidement la page que je cherchais. Le professeur de français qui avait corrigé la copie de Laurent avait rédigé une introduction fort élogieuse où il vantait les qualités d'écrivain de l'auteur, le style soigné et classique, ainsi que l'originalité du contenu. Je lus rapidement les premiers paragraphes. Ils étaient quelconques et il est tout à fait inutile de les retranscrire ici. À partir de la deuxième page, un malaise m'envahit. Toutes les idées contenues étaient les miennes : la comparaison avec Goethe, les raisons pour lesquelles Shakespeare se serait éloigné subitement de sa femme et de ses enfants, etc. J'étais abasourdi. Je lus d'une traite :

« Le génie n'obéit à aucune loi. Il éclate là où il veut. Il est un pur produit de la nature, et non le fruit d'études. Voyez Shakespeare : il avait peu étudié, il savait peu de latin et encore moins de grec. Mais en 1585, il quitte subitement femme et enfants, comme Goethe quittera brusquement Frédérique Brion et l'Alsace en août 1771. La conscience de son génie a poussé Goethe à quitter Frédérique Brion et l'Alsace, tout comme elle avait poussé Shakespeare à quitter femme et enfants. Shakespeare disparaît de 1585 à 1592. Qu'a-t-il fait de toutes ces années ? Cette question n'a pas cessé de hanter écrivains et historiens au point de donner naissance aux pires élucubrations. J'ai même lu quelque part qu'il croupissait en prison pour avoir braconné les cerfs de Sir Thomas Lucy dans le parc du manoir de Charlecote. Tout cela est fort peu vraisemblable, alors que la vérité est toute simple : il étudiait. Il étudiait nuit et jour pour développer cette formidable conscience que la nature avait mise en lui. C'est bel et bien la conscience de son génie qui a poussé Shakespeare à s'éloigner un temps de sa femme et de ses enfants, pour aller peut-être étudier à Londres.

Avant 1771, Goethe n'avait écrit, de l'avis même des spécialistes, que quelques poésies lyriques encore assez peu « goethéennes ». Mais dès 1771, tout le génie de Goethe est là : sa conscience s'est ouverte. Désormais, sa vie ne sera plus qu'une aventure unique pour acquérir par l'effort ce que la nature avait mis en lui, comme il le dit lui-même dans une note autobiographique. Dès 1771, il compose le *Cycle de Frédérique*, commence le plan de *Goetz von Berlichingen* et celui de *Faust*. Tout Goethe est déjà là. Le génie de Goethe est

né d'une formidable expérience intérieure à laquelle il ne cessera jamais de puiser et de revenir tout au long de sa vie. C'est d'ailleurs parce que cette expérience intérieure n'est pas le fruit de sa volonté, que Goethe dira à plusieurs reprises au cours de sa vie qu'il ne s'est pas fait lui-même, mais qu'il est un produit de la nature.

À la différence de Goethe, qui possédait un solide bagage universitaire, Shakespeare est un pur autodidacte. Il a dû tout apprendre par lui-même. Marié très jeune, dès l'âge de dix-huit ans, et père de famille dès l'année suivante, il ne se destinait certainement pas à une carrière littéraire. Sans une formidable expérience intérieure et la conscience de son génie, Shakespeare n'eût peut-être jamais écrit une seule ligne. Il n'était pas diplômé d'Oxford ou de Cambridge comme Christopher Marlowe, Thomas Nashe ou encore George Peele, ce qui lui vaudra d'ailleurs de se faire traiter d'« *upstart crow* », de corbeau parvenu, par Robert Greene en 1592 dans *Greenes Groats Worth of Wit*. Robert Greene se moque de Shakespeare en le comparant au corbeau de la fable d'Ésope, qui par le ramage et le plumage se voulait être le roi des oiseaux, mais ne savait en réalité que pousser de grands cris. Cette attaque contre Shakespeare, la première connue, atteste de manière irréfutable de la présence de l'auteur à Londres en 1592, et qu'il commençait déjà à être connu. Les « années perdues » ne sont donc en réalité que des années d'apprentissage où Shakespeare n'a eu de cesse d'accumuler un savoir immense pour forger cette œuvre unique qui sera la sienne. »

Peut-être que Laurent M. écrivait mieux que moi, sûrement même, mais pas l'ombre d'une idée développée dans sa dissertation ne venait de lui. Quand je pense qu'il doutait même de l'existence de Shakespeare avant que je ne lui expose mes idées ! Il pensait tout simplement qu'une pléiade d'auteurs différents avaient pu écrire l'ensemble des pièces qui lui étaient attribuées. Je me rappelle encore lui avoir répondu d'un ton très sûr : « Ce que tu dis ne tient pas la route. Ce serait comme de vouloir attribuer la *Pietà*, le *Moïse* et le *David* à des sculpteurs différents. Même si on ne connaissait pas l'auteur de ces trois sculptures d'apparence fort dissemblables, les grands génies sont si rares qu'il nous appartiendrait de les rapprocher d'un commun auteur. Comme les sculptures de Michel-Ange, chacune des pièces de Shakespeare témoigne de la conscience universelle de leur auteur. » La porte de la salle de cours où je m'étais réfugié s'ouvrit brusquement. C'était Marie-Josée, une de mes meilleures amies. Elle me sourit. « Je me doutais bien que je te trouverais ici ! » s'exclama-t-elle. Je lui tendis la gazette que j'avais pliée en deux pour lui montrer la page de droite où

s'étalait en gros titre : « **La vérité sur Shakespeare** par Laurent M. » Elle me sourit. « Au moins, ça prouve une chose, que tes idées ne sont pas mauvaises ! » s'exclama-t-elle. Je compris de suite qu'elle avait déjà lu la copie. Peut-être était-ce même pour cela qu'elle me cherchait ? « Qu'est-ce que tu comptes faire ? » ajouta-t-elle. — Je ne sais pas... Rien pour le moment. Attendre... et voir ce qui va se passer. — Tu n'es pas sérieux David ! Tu ne vas quand même pas rester là les bras croisés à ne rien faire. Il s'est quand même attribué tes idées ! Il faut que tu réagisses ! — Tu sais... il me fait un peu peur. — Quoi ! Tu ne vas pas me dire que tu as peur de lui parce qu'il ressemble à un lutteur de fête foraine ! Tu es quand même au-dessus de ça, David ! On n'est plus au Moyen Âge ! — Tu sais, je ne t'ai pas tout dit, le jour où je me suis évanoui, où il m'avait tellement serré que j'ai perdu connaissance... eh bien, j'ai eu vraiment très peur car il ne jouait pas, il savait très bien ce qu'il faisait... » Marie-Josée, la mine atterrée, laissa échapper : « C'est grave ce que tu dis, David ; tu te rends compte à quel point c'est grave !... Et pourquoi il aurait fait ça ? Pourtant vous êtes potes ! — J'en sais rien. J'avais dû me montrer trop insistant. Je voulais qu'il me dise de quoi était morte sa mère. Je savais bien pourtant qu'il n'aimait pas en parler, et tu sais des fois comme je peux être lourd quand j'ai envie de savoir quelque chose. J'ai toujours senti que Laurent cache des choses. Il fait tout pour donner l'air d'être le mec super bien dans sa peau, cool, avec plein de tchatte, mais je ne l'ai jamais cru, tout ça n'est qu'une façade. Il porte en lui une fêlure, il a un immense besoin de se valoriser. Tu sais, je suis presque sûr qu'il s'est mis à faire de la musculation pour répondre à un complexe d'infériorité. — Lui, un complexe d'infériorité ! » ricana Marie-Josée en laissant paraître sur son visage un rictus amer. — Quoi ! Tu sais, ça n'a rien d'étonnant. Je ne sais plus quel grand champion de boxe racontait un jour à la télévision qu'il s'était mis à ce sport parce qu'enfant il se faisait toujours battre par les autres. » Marie-Josée ne répondit rien. Elle avait l'air songeuse. Je la vis s'accroupir et appuyer son dos contre le mur. Elle faisait souvent cela quand elle avait mal au dos. « C'est encore ta scoliose ? lui dis-je. — Oui, qu'est-ce que j'ai mal au dos ! Ce n'est peut-être pas très élégant, mais cela me soulage de me mettre ainsi. — On ne peut rien y faire ? — Ma mère voulait me faire porter un corset, mais je n'ai pas voulu. — Pourquoi ? — Je ne voulais pas avoir l'air d'une infirme. Tu ne trouves pas que je suis déjà assez moche comme ça avec mes allumettes et mes œufs sur le plat ! dit-elle en souriant. — Tu exagères toujours, dis-je, tu es loin d'être anorexique. — Quel garçon voudrait de moi ?... Je finirai vieille fille. — S'il te plaît, arrête de toujours te dévaloriser... tu sais très bien que tu es la fille la plus intelligente que je connaisse. » Un sourire

plissa ses lèvres, suivi par un haussement des sourcils. « Et pourtant je ne te plais pas ! Je ne suis pas assez appétissante. Je t'ai vu l'autre jour quand tu regardais Caroline. On aurait dit que tu regardais une pâtisserie dans une vitrine. Tu la dévorais des yeux. — Mais non ! la coupai-je. — Mais si, et je ne t'en veux pas. C'est bien normal après tout de préférer un gros chou à la crème à un gâteau sec. » J'éclatai de rire. « C'est pas la peine de rire, David, tu es comme tous les hommes, tu préféreras toujours mettre dans ton lit un corps bien fait à une tête bien faite ! »

La nuit qui suivit, je ne parvins pas à trouver le sommeil. Des pensées contradictoires m'agitaient, des plans s'esquissaient dans mon esprit, des plans audacieux où je gravissais une à une les marches qui conduisaient au bureau du proviseur et lui racontais tout. Cela me faisait un bien fou de trouver quelqu'un à qui parler, quelqu'un qui représentât l'autorité et la justice. Mais dès que le proviseur ouvrit la bouche et me demanda d'un ton sec la raison qui m'amenait, je compris de suite que ces velléités d'actions ne sortiraient jamais de mon cerveau. J'étais bien trop couard pour aller trouver le proviseur. Finalement, je me dis que Laurent M. finirait bien par commettre une imprudence qui montrerait aux yeux de tous qu'il n'était pas l'auteur des propos qu'il s'attribuait.

Entre-temps, ayant accompli des progrès notables dans la pratique du tennis de table, je pris une licence dans un petit club situé à quelques kilomètres de chez moi. Ainsi, au lieu de rester jouer au lycée après les cours, je me rendais maintenant régulièrement à la salle de sport communale où évoluaient des pongistes de tout âge. L'entraîneur était excellent et je maîtrisais de mieux en mieux mon coup favori, le top-spin. Parallèlement, je continuai à me rendre au foyer et à jouer contre Laurent. Il avait beaucoup de mal à bloquer mon top-spin et je le battais de plus en plus souvent. Il y avait toujours foule pour le regarder jouer et je n'étais pas peu fier d'être un des seuls à pouvoir le battre. Curieusement, cela ne semblait pas le déranger. Il y avait du spectacle, on nous regardait et cela lui plaisait. Je me gardai bien de lui dire que je m'entraînais également dans un club.

Un jour, Marie-Josée vint me voir jouer. Je réussis à battre de justesse Laurent à la belle. J'étais tout sourire. Marie-Josée ne semblait pas partager mon enthousiasme. « Il est vraiment insupportable ce mec ! » s'exclama-t-elle. Je haussai les épaules. Je ne comprenais pas pourquoi elle disait cela. « Tu as vu comment il parle à sa copine ! » Je fis de grands yeux. Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire. « David, tu ne vas pas me dire que tu n'as pas entendu ce qu'il lui a dit. — Heu... non, répondis-je presque gêné. — Après le match, il s'est

approché de sa copine, l'a caressée et lui a dit : "Tu es encore vierge aujourd'hui ?" sur un ton interrogatif ». Je souris. « Ah ! en plus ça te fait marrer !... Qu'est-ce que tu crois ? Que tous les jours il se la tape et lui enlève sa virginité ? » Je ne répondis rien. Je voyais bien que Marie-Josée était fâchée. Comment alors lui avouer que c'était une des phrases préférées de Laurent et qu'elle me faisait fantasmer au plus haut point.

Deux semaines plus tard, un événement inattendu me donna des sueurs froides. Pour mon premier match de tennis de table en compétition, nous jouions contre un petit club situé à une dizaine de kilomètres de chez moi. J'étais quelque peu stressé. Allais-je confirmer les espoirs de mon entraîneur ? Arriverai-je à jouer aussi bien que lors des entraînements ? À peine arrivé sur les lieux, je me précipitai à la table de marquage pour regarder la feuille de match et voir le niveau de nos adversaires. C'est alors que je vis inscrit le nom de famille de Laurent précédé de la lettre L en majuscule. Mon sang se glaça. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que nous pourrions rencontrer l'équipe où évoluait Laurent. Christophe, un de mes partenaires, se rendit compte que quelque chose n'allait pas. « Qu'est-ce qui t'arrive David, t'es tout pâle ? — Rien, rien, répondis-je pour cacher mon embarras. — Alors, viens, on va s'échauffer ! » Je me changeai rapidement et le rejoignis à une table. Laurent n'était pas encore arrivé. Je redoutais le moment où il allait paraître. Une dizaine de minutes plus tard, le capitaine de l'équipe adverse vint nous voir et dit : « On peut peut-être commencer ? — Tous vos joueurs ne sont pas encore là ! répondis-je timidement. — Bien sûr que si ! toute l'équipe était déjà là quand vous êtes arrivés ! — Et Laurent M. ? demandai-je. — Laurent ne joue pas dans cette équipe, il joue en division supérieure, en régionale. — Il est pourtant inscrit sur la feuille de match, insistai-je. — Vous avez dû confondre avec son père. C'est Luc qui joue avec nous. — Ah bon », dis-je en relevant la tête pour regarder les joueurs adverses. Un petit homme me fit un signe du poignet en agitant sa raquette. J'étais plus que perplexe. Comment ce petit homme à l'air chétif et malingre pouvait-il être le père de Laurent ? Il ne lui ressemblait en rien. Non, vraiment, ce n'était pas possible, il devait y avoir une erreur. Prétextant une envie urgente, je me dirigeai vers les toilettes tout en m'arrêtant devant la table de marquage. Je remarquai de suite que le classement indiqué n'était pas le même que celui de Laurent. Ce détail m'avait échappé tout à l'heure. Laurent était bien mieux classé que son père. — Quelque chose vous chiffonne ? me lança le capitaine de l'équipe adverse. — Non, non... rien. Je me demandais comment j'avais pu me tromper, confondre Laurent avec son père... Vous devriez peut-être

écrire les prénoms entiers et pas seulement les initiales. — Vous avez raison, je vais les ajouter. »

Les premiers matchs furent faciles. Nos adversaires n'étaient vraiment pas très forts. Pour mon troisième et dernier match, je devais jouer contre le père de Laurent. Je me rendis vite compte que je n'aurais aucun mal à le battre. Je lui dis que je connaissais son fils, que nous étions dans le même lycée. Il en fut enchanté. Je me rendis vite compte qu'il était très fier de son fils. Maintenant que je n'avais plus le moindre doute sur leurs liens de parenté, je me dis que Laurent avait les mêmes lèvres que son père, le même front aussi et qu'il aurait peut-être un jour la même calvitie. Pourtant, tout les opposait. Autant Laurent était vantard et arrogant, plein de suffisance, autant son père était insignifiant, plein de maladresse. Plusieurs fois, il trébucha en jouant et je craignis même qu'il ne tombe. En remarquant la teinte légèrement couperosée de son visage, j'en vins à me demander s'il n'avait pas bu. Au second set, je menai bientôt dix à zéro. Un tel score me gênait. Je fis exprès de perdre quelques points. Puis je reculai pour jouer en défense et le laissais smasher. Cela lui plaisait et nous continuâmes ainsi. À un moment, je voulus m'amuser et remis une balle très haute avec un fort effet latéral. L'effet le surprit complètement et il perdit l'équilibre en essayant de la remettre. Je me précipitai aussitôt pour l'aider à se relever. Son coude était écorché et il saignait. « Alors Luc, on ne tient plus debout ! » lança un de ses partenaires. Luc revint vers la table. Le capitaine lui dit : « Tu vas te soigner ! On a une trousse à pharmacie, c'est pas fait pour les chiens ! » Luc maugréa mais finit par acquiescer. Je l'accompagnai. Je nettoyai la plaie avec de l'eau oxygénée puis lui mis un grand pansement. « On y retourne ? — Pas la peine, j'abandonne, t'es trop fort pour moi ! — C'est pas grave, il faut quand même qu'on finisse le match, sinon il n'y aura aucun point pour l'équipe. — T'inquiète pas pour cela, on n'a qu'à mettre 21 à 10 pour le dernier set, et le tour est joué... J'ai envie que tu me parles un peu de Laurent. — Mais les autres vont se demander ce qu'on fait ! Et puis il y a encore le double ! — Justement, j'ai vu que tu ne le faisais pas... On a du temps devant nous. Attends-moi là, je vais leur dire qu'on est sortis fumer une clop. » Je rangeai tout ce que j'avais sorti de la trousse à pharmacie et attendis Luc dans le couloir. Il revint bientôt avec un paquet de cigarettes et un briquet à la main. Nous sortîmes dehors ; il faisait bon. « Tu sais, Laurent ne me dit rien, il n'a même jamais voulu que j'assiste à une réunion de parents d'élèves... il a honte de son père. » Luc releva légèrement la tête et croisa mon regard. Je ne savais pas quoi dire. « ...Vous devez vous tromper, ce n'est pas possible, avançai-je timidement. — Non, malheureusement, je ne me trompe pas, Laurent ne voit en

moi qu'une épave, un alcoolique. — Vous buvez vraiment... ? — Je pensais que tu t'en étais rendu compte... C'est depuis que ma femme est morte... depuis qu'elle s'est pendue. Tu sais, Laurent a vraiment du mérite de réussir aussi bien après ce qu'il a vécu... C'est lui qui l'a trouvée un jour en rentrant du collège, elle s'était pendue dans la salle de bains... C'est lui qui l'a décrochée. » J'écoutais Luc parler, sans dire un mot. « Tu vois David, à quel point Laurent est fort ; il a réussi à se reconstruire après un drame aussi affreux. — Mais vous ?... Et pourquoi Laurent vous en veut-il ? — Laurent voit en moi l'unique responsable de la mort de sa mère. Il est persuadé que c'est uniquement à cause de moi qu'elle s'est pendue... Elle en avait marre de vivre avec un raté... Tout ce que j'ai entrepris dans ma vie, je l'ai raté... — Il ne faut pas dire ça », dis-je pour le consoler et essayer de lui remonter le moral. Mais déjà il ne m'écoutait plus. Il marchait en se tenant la tête entre les bras. À peine eut-il fait une dizaine de pas qu'il releva la tête vers le ciel et se mit à hurler... On aurait dit le cri d'une bête à l'agonie. Je n'avais encore jamais entendu un humain pousser un tel cri. Je restai là, figé sur place, ne sachant que faire. C'est alors que la porte du gymnase s'ouvrit et qu'un de ses coéquipiers parut. Il courut vers lui et l'enserra dans ses bras. « Luc, calme-toi, sinon ils vont finir par te faire enfermer. » Luc pleurait à chaudes larmes sur l'épaule de son coéquipier. « Allez, viens, tu vas arbitrer le double ! » Mais Luc n'arrivait pas à se calmer et ses pleurs redoublèrent. « Mais tu ne comprends pas... j'ai envie de crever... Tous les jours je n'ai qu'une envie : c'est d'aller me balancer dans la Loire... S'il n'y avait pas Laurent, il y a longtemps que je ne serais plus de ce monde... — Allez, viens, il ne faut pas que tu restes tout seul, viens arbitrer ; et après le match, on ira prendre un verre... » Luc se laissa tirer par le bras et je rentrai avec eux dans le gymnase.

La semaine qui suivit, je me disputai avec Marie-Josée. Nous étions tous deux à lire à la bibliothèque, lorsque ma couardise revint sur le tapis. Elle faisait exprès de parler fort et je n'aimais pas ça. « David, j'ai bien réfléchi, je vais t'accompagner chez le proviseur... — Non, la coupai-je, je n'irai pas. — David, vraiment je ne te comprends pas ; tu réalises que si un jour tu publies, c'est lui qui pourrait t'accuser de plagiat. — Peu importe, je n'irai pas. — Eh bien, dans ce cas c'est moi qui irai, et je suis sûre qu'un jour tu me remercieras ! — Non ! je te l'interdis ! dis-je en haussant le ton. — Eh bien, dans ce cas, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire ! s'exclama Marie-Josée en se levant. — Attends, tu ne sais pas tout... » dis-je, mais elle ne se retourna pas et sortit de la salle de lecture.

Je refermai mon livre, je n'avais plus envie de lire. Si elle m'avait laissé lui parler au lieu de tout de suite monter sur ses grands chevaux, je suis sûr qu'elle m'aurait approuvé. Avec ce que je savais maintenant sur Laurent, sur le suicide de sa mère et l'état de délabrement moral dans lequel se trouvait son père, je suis sûr qu'elle aurait approuvé ma décision de ne rien dire. Et après tout, si quelques idées sur les années de formation de Shakespeare pouvaient lui être utiles, pouvaient l'aider à trouver sa voie, n'était-ce pas au fond une bien belle chose... J'éprouvai soudainement une secrète satisfaction en me disant que j'avais aidé quelqu'un à s'en sortir. C'était cela l'altruisme, les bienfaits de l'altruisme. Un événement de l'année précédente me revint en mémoire. À la fin de l'année scolaire, le professeur de français m'avait remercié devant toute la classe pour avoir fait preuve d'altruisme envers un de mes camarades en difficulté scolaire. Tout au long de l'année j'avais accepté de l'aider, de le corriger, de lui expliquer patiemment les règles de grammaire. Toutefois, je ne voyais pas dans cet acte un total désintéressement, mais aussi une part d'égoïsme, car en agissant pour les autres n'agit-on pas avant tout pour soi-même, tout acte altruiste n'offre-t-il pas à celui qui le commet une profonde satisfaction intérieure. Faire le bien est certainement la chose la plus à même de rendre un homme heureux.

Malheureusement, les choses ne se passèrent pas comme je l'avais espéré. Je devais vivre, quelques jours plus tard, un des épisodes les plus traumatisants de mon existence. La journée avait pourtant bien commencé, il faisait beau et je m'étais rendu au lycée à vélo. Entre midi et 14 heures, après avoir déjeuné, je passai au foyer et y aperçus Laurent. Il était tout au fond, assis sur une chaise, en train de peloter sa copine. Je fis mine de ne pas l'avoir vu et m'apprêtais à ressortir lorsqu'il m'appela. Il avait l'air de bonne humeur. « Alors David, tu ne dis plus bonjour ? » Je m'approchai, lui serrai la main et fis la bise à Karine. Elle portait un pull ample de couleur bleu marine, échancré jusqu'à la naissance de ses seins. Quand elle se pencha vers moi, je vis bien qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. C'était une belle fille, de type méditerranéen, à la peau naturellement hâlée. Elle aimait provoquer les regards, qu'on la remarque, en cela elle allait bien avec Laurent. Je ne voulus pas rester, j'étais mal à l'aise, j'avais l'impression de tenir la chandelle. Je les quittai et allai traîner en ville. Je fis quelques parties de flipper.

Le soir, après les cours, je décidai de flâner un peu et de rentrer par les bords de Loire. J'aimais emprunter le chemin de halage qui longeait le canal d'Orléans. Il y a peu de temps, j'avais assisté à une scène mémorable : une trentaine de cormorans pêchait dans le canal. Ils étaient alignés sur une cinquantaine de mètres

et avançaient de concert. Ils semblaient rabattre les poissons vers la berge tel un filet qui se resserre. À voir leurs plongeurs incessants et tous les poissons qu'ils attrapaient, je me disais que leur technique était diablement efficace. Elle provoquait aussi l'ire de mon père. « À quoi ça sert de prendre une carte de pêche si c'est les cormorans qui mangent tout ! » criait-il. Je n'ai jamais osé lui dire que ma préférence allait aux cormorans, que j'éprouvais infiniment plus de plaisir à voir un cormoran se gaver de poissons qu'à le voir lui prendre une cinquantaine d'ablettes et de goujons en à peine plus d'une heure.

Je ralentis bientôt, apercevant quelqu'un qui me faisait signe. Je reconnus le vélo de Laurent, un beau vélo de course gris clair. J'ignorais qu'il prenait parfois, comme moi, les bords de Loire pour rentrer, car ce n'était pas le chemin le plus court. Quand il arriva à ma hauteur, je me remis à pédaler un peu plus vite. Nous apercevions au loin l'extrémité de l'île Charlemagne. « Tu ne prends jamais la digue ? me demanda-t-il. — À vélo, c'est quand même risqué, la digue n'est pas très large... À pieds, oui, j'aime bien, répondis-je. — Elle est magnifique cette digue, elle date de quand ? demanda Laurent. — J'en sais rien, je me suis déjà posé la question, mais j'en sais rien. » Laurent sourit : « Ah ! tiens, une chose que tu ne sais pas ! » puis il ajouta : « Les espèces de poissons sont les mêmes en Loire que dans le canal ? — Non, pas vraiment, il y a beaucoup plus de courant dans la Loire ; on y trouve même des poissons migrateurs comme la lamproie ou le mulot. Une fois, mon père a même ferré un saumon, mais il n'a pas réussi à le sortir, la ligne a cassé. — Moi, je me rappelle avoir été une fois à la pêche avec mon père... je devais avoir cinq ou six ans... dit Laurent en rigolant. On avait juste réussi à attraper un poisson, un malheureux petit poisson qu'on avait rejeté à l'eau. » Je le coupai et lui désignai de l'index un oiseau : « Regarde, là-bas sur la digue, un martin-pêcheur ! » À peine l'avais-je dit que l'oiseau s'envola en rasant la surface de l'eau du canal d'Orléans, puis il franchit la digue et disparut au-dessus des eaux limoneuses de la Loire. — Au fait, t'as parlé avec mon père ? me dit soudain Laurent. — Euh !... — C'est pas la peine de mentir, je le sais, mon père m'a tout dit. — Oui, c'est vrai... balbutiai-je. — Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit au juste ? prononça Laurent d'un ton sec. — Bah, s'il t'a tout dit, répondis-je timidement. — Non, je t'ai fait marcher, je sais juste que vous avez joué l'un contre l'autre, j'ai trouvé la feuille de match à la maison. — Bah ! c'est tout, il ne m'a rien dit du tout, nous avons juste joué l'un contre l'autre. — Pas à moi David ! Attention, faut pas me prendre pour un con ! — ... » Je n'osai rien dire, j'étais tétanisé. Je m'arrêtai de pédaler et posai les pieds à terre. — Alors ! qu'est-ce qu'il t'a dit ? dit Laurent sur un ton encore plus dur. — Mais rien, je te jure, qu'est-ce que tu

aurais voulu qu'il me dise ? — Je ne sais pas. À toi de me le dire. — Mais, non je te le jure, sur la tête de ma mère qu'il ne m'a rien dit ! — Et il ne s'est rien passé de particulier ? — Mais non, on est tous rentrés après le match... Et je crois que ton père est allé prendre un verre avec Patrick... c'est tout. — Ah bon ! dit Laurent en me regardant dans les yeux. — Oui... c'est tout ! — T'es un sale menteur David. J'ai eu Patrick au téléphone, il m'a dit que mon père s'était encore mis à hurler en se plaignant d'être une loque. Il avait encore envie de crever ! — Mais non, dis-je, tout ça n'est pas vrai. — Mais si, mais si ! dit Laurent. Tout ça est tout ce qu'il y a de plus vrai... Et toi David, tu n'as jamais eu envie de mourir ? — Non ! répondis-je de plus en plus angoissé. — T'es pourtant un sale menteur David ! Qu'est-ce qu'on fait aux sales menteurs ? On les gifle ! » Et avant même que j'eusse le temps de me protéger, Laurent m'administra une gifle. Comme un gosse je me mis à pleurer. « Comment elle s'appelle déjà ta copine ? me demanda Laurent. — Laquelle ? Quelle copine ? — Celle qui est venue me trouver et me menacer ? » Je fis des grands yeux, ahuri. Laurent me gifla à nouveau. « Ah ! Marie-Josée ! — Tu vois quand tu veux. Tu sais, moi je n'aime pas qu'on me menace. Pourquoi t'as eu besoin de lui raconter que je t'avais pompé toutes tes idées ? — Je n'ai rien dit, je t'assure. On se connaît depuis longtemps avec Marie-Josée. Elle connaît toutes mes idées. C'est pour cela qu'elle... » Je n'eus pas le temps de finir ma phrase que Laurent me poussa légèrement des deux mains en me tapant sur la poitrine. « Ta gueule ! Ferme-là ! T'es qu'un sale menteur ! Je parie que tu as été lui raconter tout ce que tu savais sur ma famille ! — Mais non, je te jure ; je me suis même brouillé avec elle parce que je lui ai dit que je ne voulais rien faire contre toi, que j'étais même très heureux si mes quelques idées sur les années de formation de Shakespeare pouvaient t'être utiles... » Laurent fit une grimace. « Arrête de mentir David où ça va mal finir ! Je vais te balancer dans le canal ! — Mais je te jure Laurent que c'est vrai ! » Laurent ne me crut pas et me poussa violemment. Je tombai à la renverse avec mon vélo dans le canal. Mon blouson et mes chaussures se remplirent instantanément d'eau. Mon cartable accroché solidement à mon dos m'empêchait de nager. « Au secours ! Laurent aide-moi ! » Mais Laurent ne bougeait pas, il me regardait me noyer. Je sentis que je coulais. J'avalai une grande gorgée d'eau. Je voulus encore appeler au secours, mais j'étais maintenant sous la surface de l'eau. Peut-être vingt ou trente centimètres sous la surface. Je me rappelle encore que l'eau était presque transparente, d'une belle couleur vert clair. Je voyais clairement la lumière du soleil, je voyais l'espace au-dessus de l'eau, mais curieusement tout était blanc... Peu avant de perdre connaissance, je sentis un bras qui me tirait vers la surface.

Quand je revins à moi, j'étais allongé dans l'herbe, trempé, mon vélo à côté de moi. Mon cartable était plein d'eau, tous mes livres étaient détrempés... Je me remis en selle et rentrai à la maison. Je dis à mes parents que j'étais tombé accidentellement dans le canal. Mon père m'engueula et me dit que si mes livres n'étaient pas récupérables il me faudrait travailler pour les rembourser. Je dis la même chose à Marie-Josée, que j'étais tombé tout seul, accidentellement dans le canal. En fait, c'est ce que je dis à tout le monde et j'y mis tant de conviction que personne ne douta jamais de mes dires. J'avais voulu que personne ne doute et personne ne douta.

L'année scolaire n'était pas encore finie, il restait un peu plus de deux mois. Je n'ai jamais reparlé à Laurent. Nos regards ne se sont jamais plus croisés. Fin juin, j'appris qu'il ne serait pas là l'année prochaine : il déménageait, il partait dans le midi.

